

**POUR GARANTIR
UNE LECTURE ADAPTÉE
AUX PERSONNES MALVOYANTES
GRÂCE À DES CRITÈRES
TYPOGRAPHIQUES, GRAPHIQUES
ET TECHNIQUES FIABLES**

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr

SI C'EST
UN HOMME

PRIMO LEVI

SI C'EST UN HOMME

Nouvelle édition

Roman traduit de l'italien
par Martine Schruoffeneger

Préface de Philippe Claudel



VOIR DE PRÈS

Titre original : *Se questo è un uomo*
© Giulio Einaudi Editore S.p.A., Turin, 1958, 1976

Traduction française :
Éditions Julliard, Paris, 1987, 1994.

© 1996, 2017, Éditions Robert Laffont, S.A., Paris.
© 2020, 2026, Voir de Près pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-971-3

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

PRÉFACE

Un caillou perpétuel

Lorsqu'on m'a proposé de préfacer cette édition qui célèbre les soixante-dix ans de la parution de *Si c'est un homme* de Primo Levi, ma première réaction a été de me dire : « De quel droit ferais-je cela ? » Il y avait pour moi une sorte d'inconvenance à ajouter mes mots, qui ne pouvaient être que mineurs et faibles, à un des livres les plus importants du XX^e^ siècle.

Si j'ai fini par accepter, c'est après m'être dit que les lignes que j'écrirais permettraient peut-être à ceux qui ne connaissent pas encore le récit de Primo Levi de le lire avec l'avertissement de sa haute valeur et de sa spécificité, de son caractère unique mais aussi de sa fragilité. Je reste persuadé que *Si c'est un homme* est un texte fragile : dans un premier

temps, l'oubli n'a eu de cesse de s'attacher à le faire disparaître ; dans un second temps, son immense notoriété désormais acquise peut conduire à le faire connaître sans le lire, ou à le lire sans en déceler le caractère remarquable, car le succès est parfois aveuglant.

Refusé par Einaudi après un avis négatif formulé par Natalia Ginzburg, *Se questo è un uomo* fut publié à 2 500 exemplaires en Italie en 1947 par Franco Antonicelli aux modestes éditions turinoises De Silva qu'il dirigeait. C'est lui qui suggéra à Primo Levi de prendre pour titre ce vers présent dans le poème qui ouvre le texte, alors que l'auteur avait choisi *I sommersi e i salvati*, titre du neuvième chapitre, que Primo Levi reprendra d'ailleurs pour son dernier livre, paru en 1986[1].

Se questo è un uomone trouva pas son public malgré un bon accueil critique. Primo

---

1. En français, le chapitre « *I sommersi e i salvati* » a été traduit par « Les élus et les damnés », tandis que le livre paru en 1986 s'intitule *Les Naufragés et les Rescapés*.

Levi crut alors achevée la tâche de témoin qu'il s'était assignée. Il décida de mettre un terme à son activité d'écriture pour se consacrer pleinement à son métier de chimiste. Mais suite au retentissement d'une exposition sur la déportation organisée à Turin en 1956, et aux nombreuses questions auxquelles il dut répondre, il proposa de nouveau son récit à Einaudi qui cette fois accepta de le faire reparaître en 1958, dans une version que Primo Levi révisa – une modification importante concerne notamment l'adjonction du troisième chapitre, « Initiation ».

Le livre rencontra alors un succès qui ne cessa de se confirmer en Italie. Suite à cela, l'ouvrage parut dès l'année suivante aux États-Unis et en Angleterre, et en 1961 en Allemagne, ainsi qu'en France sous le titre *J'étais un homme*, aux éditions Buchet Chastel. Mais il se passa alors la même chose dans notre pays que lors de la première parution en Italie : le texte fut à peine remarqué. Et il fallut attendre sa réédition, sous le titre *Si c'est un homme*, dans une

nouvelle traduction, par Julliard à l'automne 1987 – soit sept mois après la mort de Primo Levi, le 11 avril –, à l'initiative de Jean-Claude Zylberstein qui avait déjà fait paraître dix ans plus tôt *La Clé à molette* et *Maintenant ou jamais*, pour que le lectorat français prenne la pleine mesure de l'ouvrage, et le considère enfin comme un classique de ce qu'il est convenu d'appeler la littérature concentrationnaire, et en particulier celle des témoins.

Le silence qui a longtemps entouré le texte de Primo Levi est le même que celui qui a présidé en leur temps à la réception des ouvrages de David Rousset, qui fit paraître *L'Univers concentrationnaire* dès 1946 – même si le prix Renaudot lui donna une éclatante mais brève visibilité –, de Suzanne Birnbaum avec, la même année 1946, *Une Française juive est revenue*, de Robert Antelme en 1947 avec *L'Espèce humaine*, ou de Pelagia Lewinska qui avait publié à Paris, dès l'automne 1945, *Vingt Mois à Auschwitz* chez un éditeur polonais et simultanément chez un éditeur français. Le sort de cette auteure demeure

d'ailleurs une profonde injustice car si les livres de David Rousset, de Robert Antelme et de Primo Levi ont fini par s'imposer à juste raison comme des œuvres capitales et si le récit de Suzanne Birnbaum a été par deux fois réédité, celui de Pelagia Lewinska, connu seulement d'un petit nombre de personnes, n'a jamais à ma connaissance été repris alors qu'il est un témoignage essentiel.

Parfois, l'homme ne veut pas entendre, ni même écouter. La voix de Primo Levi, les voix de celles et ceux qui avaient connu la même expérience et avaient ressenti le besoin impérieux de dire ce qu'ils avaient vécu, rencontra une humanité sourde, hantée pour l'immense majorité d'entre elle par le souci d'oublier, par le souci de vivre, par le souci d'abandonner au passé sa charge mortifère et d'espérer en un avenir moins pesant. Qui pourrait l'en blâmer ?

Il a fallu des années pour comprendre que les voix de Primo Levi et de ses semblables n'étaient pas seulement les chants perdus, les échos tragiques des mécaniques

de mort, les murmures d'une veillée funèbre, mais avant tout des cris d'éveil, et que ceux qui les prononçaient étaient des guetteurs, dans le sens où leurs témoignages alertaient l'humanité de ce qu'elle avait pu commettre et de ce qu'elle pouvait être tentée de reproduire. Et ces témoignages n'étaient et ne sont donc pas à considérer comme des regards tournés vers un hier révolu mais comme des longues-vues pointées sur de possibles et redoutés lendemains.

Livres entourés de silence, livres *illisibles*, oserais-je dire, dans la mesure où on ne voulait pas les lire, où on ne pouvait pas les lire car ils expriment une réalité insoupçonnée et insoupçonnable. Primo Levi note lui-même dans son ouvrage qu'« aujourd'hui encore, à l'heure où [il] écri[t], assis à [s]a table, [il] hésite à croire que ces événements ont réellement eu lieu ». Et cette réalité, cette *impossible possibilité*, pour reprendre l'expression de Philippe Lacoue-Labarthe, si tant est que le lecteur de l'immédiate après-guerre pouvait tenter de l'envisager, demeurait *impensable*

– comme elle demeure *impensable* pour le lecteur contemporain. Comment en effet accepter que des hommes faits de la même matière que la nôtre, qui grandirent dans des pays et des cultures proches des nôtres, se soient rendus coupables de *cela* ?

C'est ainsi que le grand silence collectif a éteint les voix. Il fallait être prêt à les entendre. Cela a pris du temps.

Mais l'*illisibilité* dont je parle me semble encore aujourd'hui, si l'on n'y prend garde, pouvoir s'attacher au livre de Primo Levi malgré l'heureuse fortune de sa réception qui l'a hissé au rang de best-seller, d'ouvrage étudié dans les écoles, dans les lycées, dans les universités. À cause de cette heureuse fortune justement, car comment en ce cas pouvoir encore poser un regard critique, à vif, sur ce texte encensé que professeurs, lecteurs avertis, spécialistes de l'Extermination ont entouré de l'aura pour ainsi dire sacrée qui nimbe les chefs-d'œuvre ?

Que l'on me comprenne bien : il ne s'agit nullement d'inviter le lecteur à réévaluer, ou

pire encore, à dévaluer le livre de Primo Levi, mais de l'avertir du danger qui consisterait à mettre sa sensibilité, son humanité, son cœur et sa raison en sommeil durant sa lecture, sous prétexte que d'autres avant lui ont validé l'importance du livre, et qu'il est par là dispensé de l'éprouver. Ce qui importe au contraire, c'est de retrouver la voix de Primo Levi, de renouer un dialogue avec sa voix singulière, de refonder une relation unique et personnelle, libérée de toute contingence sociale, temporelle et historique, de toute représentation versée en nous par le cinéma, la télévision, l'iconographie documentaire, les approches historiques, les cours de nos maîtres, les autres livres lus traitant de l'Extermination, avec un homme qui parle. Un homme qui parle pour la première fois. Et que le lecteur se doit d'écouter comme si c'était, pour lui aussi, la première fois qu'il entendait une voix venue de l'envers de l'humanité.

Alors, à ce prix, à ce prix seulement, dans une relation intime et véritable, le texte se révélera pleinement *lisible*.

Toutefois sa lisibilité pose intrinsèquement la question de son écriture et de sa langue. Comment en effet pouvoir transcrire la « gigantesque expérience biologique et sociale », ainsi que Primo Levi qualifie ce dont il a été la victime et le témoin à Auschwitz ? La langue des hommes est-elle à même de rendre compte de ce qui s'est joué aux marges extrêmes de l'humanité, voire au-delà ou en deçà ?

« Nous disons "faim", nous disons "fatigue", "peur" et "douleur", nous disons "hiver", et en disant cela nous disons autre chose, des choses que ne peuvent exprimer les mots libres, créés par et pour des hommes libres qui vivent dans leurs maisons et connaissent la joie et la peine. »

Les mots dans le camp ne peuvent être les mots du dehors : dans ce lieu qui est à proprement parler un non-lieu, d'où le temps de l'espérance, de la dignité, de la logique a été banni, les mots de la vie perdent sens et substance : « Si les Lager avaient duré plus longtemps, note Primo Levi, ils auraient

donné le jour à un langage d'une âpreté nouvelle ; celui qui nous manque pour expliquer ce que c'est que peiner tout le jour dans le vent, à une température au-dessous de zéro, avec, pour tous vêtements, une chemise, des caleçons, une veste et un pantalon de toile, et dans le corps la faiblesse et la faim, et la conscience que la fin est proche. »

Et l'exemple qu'il donne de cette langue nouvelle, ou plutôt d'une langue où le sens de chaque mot serait réévalué, redimensionné, perverti à l'aune de la réalité du camp, résonne d'une terrible ironie : « Savez-vous comment on dit "jamais" dans le langage du camp ? "*morgen früh*", demain matin. »

Les nombreuses nationalités des déportés, natifs de tous les pays d'Europe, la plupart ne parlant d'autre langue que la leur, contribuaient à édifier une tour de Babel d'un genre nouveau, qui se construisait en même temps qu'elle se détruisait par l'arrivée de nouveaux hommes et la disparition d'autres hommes, dans un mouvement incessant d'élévation et d'effondrement, de maigre communication,